

N° 25 - 11 AVRIL 1929

CINÉMONDE



MARION
DAVIES
... dans sa
candeur naïve...

1 fr

**CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI**

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE ACTUALITÉS



« Il y a commencement à tout, » dit Jenny Jugo, qui a bon caractère puisqu'elle se contente de cette minuscule auto.
PHOTO UFA

Un nouvel aspect d'Adolphe Menjou, dans *Le Figurant de la Gaité*. Les critiques allemands trouvent que ce costume lui va moins bien que l'habit.



Une scène émouvante entre Olga Tschékowa et Pierre Blanchar dans leur nouveau film : *Diane*.



Henri Debain et Gaston Modot, dans *Monte-Cristo*.
PHOTO CINÉMONDE



Ramon Novarro à bord du navire qui l'a amené en Europe. Le célèbre jeune premier vient, paraît-il, étudier la musique. — PH. WIDE WORLD



L'INFLUENCE DU CINÉMA SUR LE THÉÂTRE ACTUEL

MÉLO

Une pièce, un film



Gaby Morlay, la délicieuse interprète de *Mélo*.
PHOTO STUDIO G.-L. MANUEL FRÈRES

J'AVAIS entrepris dernièrement une enquête dont l'objet me semblait intéressant. Je me proposais de demander à des auteurs dramatiques et à des critiques s'ils avaient constaté une influence du cinéma sur le théâtre actuel, influence exercée non seulement sur la mise en scène, mais sur la pensée théâtrale et la construction dramatique. Or, dès les premières consultations, j'avais abandonné mon enquête. Les éléments recueillis n'étaient certes pas dépourvus d'intérêt, il s'en faut. Mais, si éclairés que fussent les avis, je sentis un invincible parti pris dressé contre le cinéma et, peut-être, quelque mépris. J'ai entendu des mots intransigeants, d'autres plus indulgents — les plus terribles, ceux-là — mais tous avaient le même sens profond : le théâtre ne pouvait ni ne devait, en aucun cas, subir la moindre influence d'un art malgré tout limité.

Or, un fait vient de se produire. M. Henry Bernstein a fait représenter *Mélo*. Je ne pouvais souhaiter de réponse plus péremptoire à mon enquête. Que le maître incontesté du théâtre moderne ait subi, dans la construction de son œuvre nouvelle, l'influence du cinéma, voilà qui est concluant. Nous savons tous que d'autres avant lui, ont animé leur pièce d'un rythme cinématographique. Nous l'avons reconnu dans une forme plus scandée, plus précise et plus rapide de la pensée, dans un mouvement plus libre en face du temps et de la distance, dans une mise en scène plus vivante. Mais, cette fois, c'est le chef de file qui, lui-même, a modifié son orientation. L'événement n'apparaît considérable. M. Bernstein abandonnera peut-être cette formule renouvelée. Il n'en restera pas moins qu'un patron prestigieux a conduit le cinéma, le jeune cinéma, sur la scène antique.

L'auteur, dans un article paru le lendemain de la générale de *Mélo* (*Le Journal* du 12 mars), fait cette confidence significative :

« Il est certain que je me sens profondément attiré par les arts voisins, par le roman — et un peu aussi peut-être et plus mystérieusement par le film... Ai-je, comme bien d'autres, subi dans une certaine mesure l'influence du cinéma, un trouble devant cet art muet qui arrive à toucher sans éclats, sans grandiloquence, sans mots, par un geste, par le frisson d'une image ? Peut-être. Pourtant, j'ignore presque tout du cinéma. »

Toutefois, lisons plus loin. « Mes acteurs n'apparaîtront pas au public durement frappés par la lumière incolore de la rampe. J'ai voulu, autour d'eux, des teintes sensibles, des combinaisons sensuelles. Je me suis souvenu que la pleine lumière détruit la vie des objets qu'elle frappe et que c'est le mouvement des rayons et des ombres qui fait sentir le relief. Éclairés ainsi, mes héros, il me semble, seront tout à la fois plus imprécis et plus vivants. »

Voilà comment le maître de la scène française découvre l'A. B. C. du cinéma, la lumière. Ceci n'enlève rien au fait. Les conversions tardives sont peut-être les plus solides.

Si nous résumons l'intrigue de *Mélo*, nous obtenons quelque chose comme un découpage simplifié.

1° *Un jardin de villa*. — Pierre, sa femme Maniche, Marcel. Fin du dîner. Conversation fantasque et joyeuse. Marcel, soudain plus grave, évoque son passé amoureux. Pierre l'écoute avec insouciance, Maniche avec un intérêt trop accentué.

2° *Salon de musique de Marcel*. — Marcel joue du violon, accompagné par Maniche. Il lui reproche sa visite clandestine puis se laisse séduire. Fin sensible : Marcel joue pour Maniche appuyée à sa poitrine.

3° *Un bar nocturne*. — Pierre boit beaucoup sans se soucier des amants. Maniche et Marcel échangent quelques phrases, puis dansent un tango.

4° *Chambre de Marcel*. — Scène amoureuse. Maniche dans les bras de Marcel, qui va partir pour une longue tournée. Leurs adieux.

5° *Chambre de Pierre*. — Il est malade. Maniche fébrile, éplorée. Entrée d'un docteur. Il entraîne Pierre dans une pièce voisine. Coup de téléphone de Marcel qui rentre à Paris et veut voir Maniche sur l'heure. Le docteur revient. Il a découvert que Maniche empoisonne lentement son mari. Elle disparaît.

6° *Salon de Marcel* qui renvoie docement Maniche au chevet de son mari.

7° *Terrasse d'un café*. — Maniche errant, perdue, désorientée.

8° *Chambre de Pierre*. — Conché, inquiet. Il réclame Maniche, qui rentre enfin. Elle s'égaie pour lui. Il se calme. Elle disparaît de nouveau.

9° *Un cimetière*. — Pierre est agenouillé près de la tombe de Maniche qui s'est suicidée. Marcel survient, voit Pierre et se retire. (Cette scène est entièrement muette et enveloppée de musique.)

10° *Chambre d'un prêtre*. — (Trois ans ont passé). Christiane, la seconde femme de Pierre, demande au prêtre de l'éclairer sur son devoir, car elle connaît la double faute de Maniche.

11° *Salon de Marcel*. — Grande scène psychologique entre les deux hommes. (Le cinéma n'a plus rien à voir ici.)

Disons tout de suite que le dernier tableau est du Bernstein. Grande manière. Scène à deux personnages, d'une puissance considérable qui se prolonge sans aucune longueur pendant près d'une heure, ralentit, repart, s'adoncit, s'enfle en tempête, tour à tour méthodique et désordonnée, humaine jusqu'au malaise et qui vous laisse écrasé, pantelant, émerveillé.

Mais ce qui nous intéresse, ici, ce sont les dix premiers tableaux rapides et enchaînés. Les prémisses et le corps du drame ne sont plus étudiés en vase clos. Ils se déroulent avec une vérité quotidienne. Les limites du temps et du lieu sont reculées bien au-delà des trois actes traditionnels. Nous sommes avec les personnages du drame, avec le drame, partout où il a passé. Le cinéma n'est pas autre chose : la vie aux mille faces transportée sur un carré de toile, receptrice, d'une seconde à l'autre, des horizons les plus variés.

Un coup d'œil sur quelques critiques de *Mélo* nous démontre que l'entrée surnoise du cinéma au théâtre n'a pas été accueillie avec beaucoup de chaleur — et tout à fait indépendamment du gros succès remporté par la pièce. Toutes les réactions sont orientées dans le même sens : triomphe de la Formule, triomphe du onzième tableau sur les dix qui le précèdent.

M. Robert Kemp, dans la *Liberté*, constate : « M. Bernstein tentait une expérience, il a confronté deux systèmes dramatiques : le nouveau, influencé par le cinéma « visuel » et simplifié et l'ancien, le théâtre-texte, psychologique, analytique, avec un dialogue abondant, logique et nuancé. Dans ce duel, l'ancienne forme reste victorieuse, la forme littéraire. »

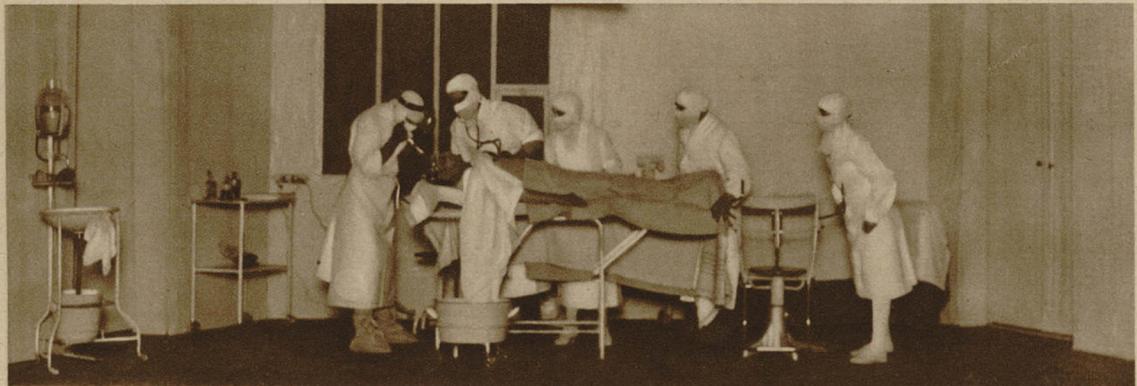
Puis il juge. Et comme il juge... « Ah ! balayés, les bouts de films du début ! Nous le voyons bien : si le cinéma exerce une action sur le théâtre, c'est une action débilatante et appauvrissante. M. Edmond Sée remporte toute la valeur de la pièce sur la dernière et grande scène. Il va plus loin et, pour lui, c'est l'éclat dramatique du dernier tableau et sa formule puissante qui teinte tout ce qui précède, tout ce qui est inspiré par le cinéma. « Le succès de la pièce, d'abord un peu hésitant, alla, ensuite, croissant d'acte en acte et les trois derniers tableaux donnent à l'ouvrage son sens, sa valeur idéologique et sa portée humaine. » (*L'Œuvre*.) Quant à M. Étienne Rey, dans (*Comédia*), c'est avec regret qu'à bout de ressource il prononce le mot de « cinéma ». Il parle d'abord de « secours étrangers et d'ailleurs illusoire » puis de « forme d'art plus récente » et, enfin, de « l'influence très nette de la technique du cinéma ». Il ajoute ceci : « Pour ma part, j'ai trouvé plus d'inconvénients que d'avantages. »

Pour M. Paul Achard, *Mélo* ferait « un grand film ».

Conclusion ? Soit. Résignons-nous. Et pourtant, cherchant à n'être hypnotisé ni par les lois du théâtre, ni par le grand passé dramatique de M. Henry Bernstein, j'ai pris un plaisir infini aux tableaux si sensibles et si humains vécus par Gaby Morlay, Pierre Blanchar et Charles Boyer, que le cinéma sut conquérir, eux-aussi...

Admettons que, pour la critique, le cinéma vienne de subir, sur la scène, un échec et consolons-nous : le cinéma ne cherche-t-il pas, de plus en plus et avec vigueur, à proscrire tout ce qui lui rappelle le théâtre ? Et pourtant, *Mélo* serait un beau film !

Jean BERNARD-DEROSNE.



Cette scène du *Baiser de Sang*, qui terrifie chaque soir les spectateurs du Grand Guignol, n'est-elle pas, elle aussi, très cinéma ? PHOTO STUDIO V. HENRY

On verra cette semaine

à Paris

FEMME

Mise en scène de Harry d'Abbadie d'Arrast. Interprété par Florence Vidor. Film inspiré de la pièce de José-Germain Moncoussin : *Maman*.

M. Harry d'Abbadie d'Arrast a fort bien transposé à l'écran la charmante pièce de José-Germain Moncoussin et il a trouvé dans Florence Vidor une parfaite interprète du rôle de Florence Laverne.

On sait que Mme Laverne, qui a une grande passion : sa fille, est aussi fort éprise de fantaisie, de luxe et qu'elle ne redoute pas le flirt.

Ces manières, pour être de notre époque, n'en effarouchent pas moins le fiancé de Denise, le comte de Castelle et, il s'en faut de peu que la fantaisie de Mme Laverne ne ruine à jamais le bonheur de sa fille. Fort heureusement, tout s'arrange et se termine par un double voyage de noces.

Cette gentille comédie a fourni, une fois de plus, à Florence Vidor l'occasion de faire jouer les facettes multiples de son talent si riche.

Le rôle de Denise est interprété de façon charmante par Loretta Young, et Matty Kemp et par dans le rôle d'Hubert.

Ce film américain est vraiment assez parisien.

LA DANSE ROUGE

Interprétation de Dolores del Rio de Charles Farrell. Réalisation de Raoul Walsh.

On a déjà tant parlé, tant épilogué sur ce film, qui fut, on s'en souvient, joliment maltraité par la Censure. Je n'y reviendrai donc pas. C'est, d'après ce qu'il en reste, un bon film très « spectaculaire », selon la formule chère à beaucoup de mes confrères, et les amateurs d'émotions fortes et de beautés physiques seront servis avec ce film à révolution, et dont les principaux interprètes sont Dolores del Rio, belle fleur humaine dansante et brillante, et Charles Farrell, comédien et homme parfaits.

L'ÂGE DANGEREUX

Interprétation d'Asta Nielsen, Walter Rilla et Bernard Goetzke.

On peut dire que *L'Âge dangereux* est une seconde version, allemande cette fois, de *La Femme de quarante ans*, réalisé par Clarence Brown. Mais, là où Brown, en tant qu'Américain, a cru devoir donner un parfum de légimité à ces amours-là, Eugen Ills, le metteur en scène allemand, nous montre avec plus d'aplomb et de farouche réalisme, une femme de quarante ans et son amant de vingt-deux ans, et le mari n'est pas jeune comme dans le beau film de Clarence Brown.

La réalisation, qui ne manque pas de qualités, est d'une homogénéité dans le « clair-obscur » qui ne manquera pas de fatiguer s'il ne s'y trouvait des instants charmants et si ces clairs-obscur remarquablement traités n'étaient de beaux tableaux très plastiques.

Néanmoins dans *L'Âge dangereux*, on manque un peu d'air. C'est certainement le seul reproche que j'adresserai à ce film, dont la profondeur et le réalisme tout imprégné d'humanité sont dignes d'éloges et d'estime.

Manning fut l'opérateur, et G. Knauer dessina les décors.

Dans l'interprétation, M. Ills, qui n'est pas un metteur

En haut : La belle artiste Florence Vidor, dans son rôle de *Femme*.

Ci-dessous : *Les Deux Timides*, Maurice de Féraudy et Pierre Batcheff puisent quelque énergie dans de nombreux verres de généreuse fine.

en scène très connu, a prouvé son goût sûr en confiant à Mme Asta Nielsen l'interprétation d'Elsie. Dans ce rôle de femme mûre, passionnée, gonflée de vie et d'amertume, Asta Nielsen atteint les sommets du pathétique. Ses regards fuyants, ses gestes harmonieux compensent en elle l'étrangeté un peu froide de son physique.

Walter Rilla est excellent en jeune amant ingrat, et Bernard Goetzke a su condenser, styliser dans une note correcte son personnage de mari froid, tendre et généreux.



LES DEUX TIMIDES

Réalisation de René Clair. D'après Labiche et Marc Michel. Interprétation de Maurice de Féraudy, Véra Flory, Jim Gérald, Françoise Rosay et Pierre Batcheff.

Evidemment, le sujet des *Deux Timides* ne se prêtait pas avec le rigoureux enchaînement des effets comiques du *Chapeau de Paille d'Italie*, à la transposition cinématographique. On est en présence avec *Les Deux Timides* d'un « cas » d'un état physiologique qui donne lieu, à la scène, à des passages d'un tour comique un peu figé, un peu pince-sans-rire.

René Clair a un talent non d'humoriste, mais d'ironiste et de pince-sans-rire. Ce film malicieux, simple, d'une vie singulièrement aimable et harmonieuse par ses cadres et ses décors « authentiques » est à vrai dire une gagnerie réussie plus qu'une grande œuvre. Comme un autre eût donc peine pour réaliser *Les Deux Timides*. Et cela n'eût vraiment rien donné. Tandis que Clair, choisissant ce sujet, s'en est servi pour réaliser un type classique de comédie cinématographique, une suite de « gags » comiques des plus fins, parce que tous basés non sur un mécanisme, non sur le hasard, mais sur l'observation, sur l'ironie des choses, sur la faiblesse de l'être humain.

René Clair a composé là une comédie bien française d'accent, d'expression, de sujet, et ses personnages nous semblent délicieusement « avant-guerre » avec tout le regret que ce mot peut comporter. Les scènes du salon provincial, les poursuites dans le village si vieille France, la demande en mariage très plaisante, le caricatural procès du début, et celui non moins amusant et très « cinéma » de la fin, sont autant de scènes extraordinaires dans un ensemble frais et charmant.

Maurice de Féraudy, Thibaudier, malicieux et timide, Véra Flory, ingénue, très jeune et jolie, Françoise Rosay, qui a de la race, Jim Gérald, de la truculence, et Pierre Batcheff, de l'esprit et du talent, sont les interprètes de cette comédie.

ROSE-MARIE

Interprétation de Joan Crawford, Creighton Hale, House Peters, James Murray et Gibson Cowland.

La gentille opérète dont le succès n'est pas épuisé à Mogador, poursuit sur les écrans de Paris et de sa banlieue une carrière cinématographique intéressante.

Grandes montagnes, chutes d'eau, débâcle des glaces, scènes de violence et d'amour. Tous les attrait du film d'aventure se retrouvent dans *Rose-Marie*, assez peu semblable à l'opérète, mais que pare heureusement le charme sans truquage de Joan Crawford, éblouissante Rose-Marie, aux dents de neige.

LA RUÉE VERS L'OR

Réalisation et interprétation de Charlie Chaplin.

Le grand, l'humain et émouvant chef-d'œuvre repasse à Paris dans quelques cinémas. Nul doute que les fervents de cet art grand et simple n'y courent, éperdument, pour y retrouver les émotions, le charme, l'étonnant et poignante humanité qu'ils y trouvèrent lors de ses premiers passages à Paris.

A gauche : *L'Âge dangereux* jette Asta Nielsen dans les bras du jeune Walter Rilla.

Ci-dessous : Charles Farrell et Dolores del Rio dans une scène émouvante de *La Danse rouge*.



PRÉSENTATIONS



BERLIN, 1923... La marche à l'abîme, l'inflation... Des familles, jadis haut placées dans l'échelle sociale, doivent aujourd'hui demander au travail le pain quotidien. Le baron Frédéric de Seefeld, qui pour une somme représentant à peine un dollar, a vendu à l'orgueilleux parvenu Otto Hanke, négociant en bois, son magnifique domaine de Dahlen, cherche en vain le placement d'un roman dont il est l'auteur. Sa fille unique Catherine, après avoir vendu ses bijoux et ses fourrures pour adoucir les privations d'un père qu'elle adore, voit arriver avec angoisse l'heure de la misère, lorsqu'elle fait la connaissance de Serge Petroff, un jeune Russe dépossédé de ses biens par la révolution et qui, après avoir franchi la frontière, s'est engagé comme figurant à l'Apollo de Berlin.

Aujourd'hui, les préjugés n'ont plus cours. Il faut vivre. Sur les conseils du jeune homme, Catherine se présente au music-hall, où sa beauté et sa distinction lui valent de la part du directeur, Siegfried Worms, d'éblouissantes propositions. Après un premier refus, motivé par la simplicité excessive du costume en lequel elle doit paraître, Catherine accepte enfin de signer l'engagement, sous condition qu'elle portera un masque et que son véritable nom restera ignoré de tous.

Afin de ne pas donner l'éveil à son père, la jeune fille dit avoir trouvé, comme pianiste dans une école de danse, une petite situation qui occupera toutes ses soirées. Après des répétitions tenues secrètes au prix de mille difficultés, Catherine de Seefeld débute dans son numéro sensationnel de *La Dame au masque*, avec un succès sans précédent dans les annales de l'Apollo.

Otto Hanke n'a pas tardé à se prendre de passion pour la nouvelle étoile, mais ses avances, ses fleurs et ses bijoux subissent un pitoyable échec. Obligé de s'incliner devant le riche marchand de bois qui le tient par des traites représentant plusieurs millions, le directeur de l'Apollo dévoile l'identité de la Dame au masque. Otto Hanke, abusant lâchement de ce secret, menace la jeune fille d'informer le baron de Seefeld si elle refuse de souper avec lui. Catherine, affolée à la pensée d'une révélation qui risquerait de tuer son père, accepte l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

l'invitation. Cependant le baron de Seefeld, mis en éveil par l'atti-

PENDANT LA RÉALISATION DES "LUMIÈRES DE LA VILLE"

Charlot et la petite fille

Un dessinateur américain bien connu, ami intime de Charlie Chaplin, est arrivé ces jours-ci à Paris. Comme il a séjourné en février à Hollywood et se trouve parfaitement renseigné sur le travail de Charlie, nous avons jugé intéressant d'aller lui poser quelques questions.

Le projet initial de Charlot, sur lequel on a récemment fourni des renseignements émanant certainement de Charlot lui-même, a été considérablement modifié. Le rôle de la petite aveugle est complètement changé, adapté au tempérament de Miss Virginia Cherril. Charlot a également « laissé tomber » le début comique, 600 mètres de pellicule « définitive » ont été sacrifiés. L'action est ramenée à un drame psychologique qui se joue plutôt dans l'atmosphère, dans le passage, si j'ose ainsi m'exprimer, des lumières et des ombres sur les murs et dans les cours, que dans les faits et gestes des acteurs. Le rôle de Charlot lui-même est à la fois relativement court, presque épisodique et immense d'humanité, de valeur intrinsèque. Le principal personnage du drame, c'est la petite aveugle. Comme elle ne voit pas le monde réel, elle a créé un monde pour elle seule, un monde peuplé de visages à la fois charmants et terribles, un monde où toutes les odeurs, tous les sons venus du monde vrai prennent des dimensions effrayantes. Dans ce monde irréel, Charlot, le vagabond, fait figure, à cause de son chapeau melon et de sa voix douce, de gentleman très distingué et très riche. Un jour, la petite aveugle est opérée. Elle voit clair. Et c'est la grande, l'affreuse, la brisante déception! Après quelques malheurs, quelques infortunes particulièrement douloureuses — dans toute cette partie du film, Charlot ne paraît pas — la petite fille veut mourir. Mais elle rencontre de nouveau Charlot.



Miss Virginia Cherril, la nouvelle partenaire de Charlie Chaplin, dans "City Lights".

Et Charlot, le philosophe, Charlot qui ne s'en fait pas, Charlot, qui prend après tout la vie comme elle est, s'adapte toujours à la vie avec un petit sourire douloureux, Charlot la console. Les dernières scènes du film sont une promenade de Charlot et de la petite fille dans la ville; ces scènes sont déjà tournées, elles sont un vrai miracle de poésie, l'expression la plus complète et véritablement définitive du « moi » moral de Charlot. Charlot montre à la petite fille les maisons et les hommes. Il explique à sa manière, délicieusement et ingénument, par une mimique étonnante, toute la vie. Il mime les gens méchants, les gens bons, ceux qui se plaignent, ceux qui se résignent, le bon Dieu, les suicides, les réconciliations d'amants brouillés, les mariages, l'effondrement des rêves... La petite regarde, amusée. Elle voit la vie comme elle est. Toute cette conclusion philosophique du film — et de toute son œuvre — Charlot entend la corser par un petit speech comique. Lorsque le film sera terminé, il paraîtra seul sur l'écran et parlera à la petite fille imaginaire et aux spectateurs...

« Lumières de la Ville » ne sera ni un film parlant, ni un film sonore. Quelques essais de film sonore ont cependant été faits au studio de Charlot. Et Charlot compte renoncer provisoirement au film silencieux après « Lumières de la Ville ». Ou bien il tournera un grand film « sonore » dont il sera l'auteur et le metteur en scène et où il ne paraîtra point lui-même, ou bien il entreprendra quelques petits films parlants en deux bobines avec lui-même comme acteur principal et où nous retrouverons le Charlot « première manière », celui de « L'Emigrant » et de « L'Usurier ». Charlot estime en effet que la parole, à condition d'être « stylisée », sied parfaitement à certains films comiques. Dans les autres films, par contre, il la juge inutile et dangereuse. M. G.



Au travail, Charlot, véritablement possédé par le démon de la "création", abandonne tout souci vestimentaire.

Potins d'Hollywood

● Nous avons maintenant une nouvelle compagnie, la R. K. O., c'est-à-dire Radio-Keith-Orpheum. Radio naturellement représente les immenses intérêts des corporations de radio. Keith et Orpheum sont deux vaudevilles-compagnies de grande importance. William Le Baron est le vice-président de R. K. O. Sally Blane, Wampas Baby Star, Olive Borden et Betty Compton viennent d'être engagées par M. Le Baron. Ben Hecht, un des meilleurs écrivains que la langue américaine ait jamais eue, vient aussi de signer un contrat avec R. K. O. John Russell, auteur de plusieurs

● The Bugle Sounds, l'histoire du commandant Zinovi Peschkoff de la Légion Étrangère, qui devait bientôt être tournée avec Lon Chaney comme étoile, vient d'être retardée de nouveau. Voilà déjà plus d'un an que ce film doit commencer, sous la direction de George Hill. Le commandant est à Hollywood depuis un an. Pour une fois, nous aurons un film où l'auteur aura vraiment mis la main à la pâte. Bravo pour Metro-Goldwyn-Mayer!

● Est-ce que Constance Talmadge va se remarier avec Townsend Netcher? Probablement. Avril nous dira cela avec certitude. Tout le monde à Hollywood aime la brune Constance. Depuis le barbier de Chez Jim jusqu'au prince Machin Chouette au longon éternel. ● L'on dit (ce n'est pas sûr, naturellement, ce n'est qu'un on dit), qu'un des studios de Hollywood avait offert à Marrion Harris et à Ethel Waters, deux actrices de renom, de doubler une de leurs étoiles. La doublure en cette affaire consistait à prêter leur voix. Elles refusèrent, malgré le prix intéressant de 15.000 dollars et de 10.000 dollars. Si l'histoire est vraie, elle est bonne. Mais l'est-elle? La plupart des producteurs sont intelligents.

● Roy d'Arcey va bientôt épouser Lita Grey-Chaplin. Lita, comme beaucoup d'autres fameuses personnes, est en train de faire une tournée de vaudeville. La somme qu'elle reçut de Charlie Chaplin fut de plus d'un million de dollars.

● Hollywood retourne aux cheveux naturels. Constance Talmadge, dont la chevelure est naturellement brune, vient de dire adieu à sa tresse blonde, celle de ces dernières années. Personnellement, je préfère Connie avec ses cheveux bruns, malgré que beaucoup de ses amis aiment sa blondeur. Marie Prevost est une autre étoile qui revient à sa couleur primitive. Bientôt il n'y aura plus que des blondes qui sont vraiment nées blondes. JACK BONHOMME.



June Collyer porte avec naturel une robe... d'innocence! — PHOTO WIDE WORLD

(De notre correspondant particulier)

CHARLIE CHAPLIN est rétabli. Tant mieux! Il va se remettre à travailler prochainement. ● Clara Bow va jouer dans une pièce dont l'action se déroulera dans un cirque. ● Esther Ralston aime la soupe à la tortue. ● Clara Bow préfère un New England dinner. C'est-à-dire de la viande bouillie avec beaucoup de pommes de terre.

● Garry Cooper est haut de six pieds, deux pouces. ● Jesse Lasky vient de défendre à Bachanova de perdre son accent russe. « C'est un charme de plus », dit-il. ● Adolphe Menjou achète un nouvel habit pour sa prochaine pièce. ● Maurice Chevalier chantera huit mélodies, dont trois seront françaises. Dans Les Innocents de Paris, naturellement. Les chansons françaises seront: Valentine, Dites-moi Ma Mère, et les Ananas. Et les autres, les anglo-saxonnes, écrites spécialement pour lui par Leo Robin et Richard Whiting, fameux compositeurs de New-York, sont: Louise, It's a Habit of mine, Wait'll you see ma chérie et On Top of the World alone. ● George Abbott, jusqu'alors metteur en scène de théâtre et non de cinéma, va diriger Menjou dans sa prochaine pièce. ● Bachanova est haute de cinq pieds, quatre pouces, et pèse 118 livres. ● Colleen Moore ne veut pas être en retard au studio. Elle aime trop son travail pour cela, me dit-elle. Aussi a-t-elle fait installer quatorze horloges électriques dans sa maison. Ces machines ultra modernes sont supposées ne pas reculer ou avancer d'un centième de seconde par année. Brrrrrr, Br, Br, ou. Imaginez avoir un rendez-vous amoureux et le manquer d'un centième de seconde. Aucune de mes uniques bien-aimées ne me le pardonnerait!... Puisque nous en sommes à Colleen, elle va bientôt avoir une autre maison à Bel-Air, à côté de Beverly Hills.

● Dorothy Mackaill vient d'être élevée au rang d'étoile. Jusqu'alors la très belle et très charmante Dorothy était co-star avec Jack Mulhall.



Mary Brian est séduisante de face et de dos. PHOTO WIDE WORLD

histoires sur les îles du sud, va bientôt écrire pour cette compagnie des histoires probablement exotiques.

● L'empreinte des pieds et des mains de Dolorès del Rio est en voyage vers l'Australie: le Tivoli Théâtre de Melbourne, le plus beau théâtre de l'Australie, compte mettre le précieux morceau de ciment dans la cour d'honneur.

● Le Dr Paul Fejos, directeur allemand, va diriger Le Diable, pour Universal. Les scénarios du Diable est d'Alfred Neumann, l'auteur du Patriote, le meilleur film qu'Emil Jannings ait fait à Hollywood. Joseph Schildkraut sera le diable, c'est-à-dire le barbier du roi Louis XI. Conrad Veidt devait interpréter le roi, mais, à mon très grand regret, Conrad n'est plus en Amérique, son contrat avec la compagnie Universal n'ayant pas été renouvelé.

● Harry Jolson, le frère du fameux Al Jolson, vient d'être engagé par Universal. (Hélas! si au moins j'étais le quatrième petit-neveu d'un homme qui aurait de ses yeux vu le petit Bonaparte!)

Dans Le Figurant de la Gaité, Evelyn Brent porte de somptueuses toilettes pour plaire au Maharadjah.



Reginald Denny

20 novembre 1896, au pied du vieux château de Richmond, construit par un compagnon de Guillaume le Conquérant.
Dès son enfance, il s'intéressa vivement au théâtre sans toutefois désirer en faire plus tard sa profession. Son père, M. Matthew-Horace Denny, était pourtant un des acteurs les plus connus du Gilbert et Sullivan Opéra et sa grand-mère paternelle, Mrs Henry Lee, fut une des vedettes du célèbre théâtre de Dury Lane.

À l'âge de six ans, il fit néanmoins ses débuts sur les planches et interpréta, aux côtés de son père, de petits rôles épisodiques. L'année suivante, il parut, au Court Théâtre de Londres, dans un rôle important, celui du jeune prince Charles Ferdinand, dans la pièce *Une Famille royale*. Il interpréta ce rôle avec tant de talent et de sincérité que le succès obtenu par la pièce était redevable en grande partie à sa grâce, à son naturel et à tout ce qui devait faire de lui plus tard le grand fantasiste de l'écran qu'il est aujourd'hui.

Personne chez lui n'en doutait ; sa carrière était toute préparée : il serait acteur. Mais Reginald Denny, dès sa douzième année, se sentit attiré par les sports. La lecture des journaux spécialisés, qu'il préférait en cachette quelques-uns de ses camarades, achevèrent de le décider : il projeta de devenir boxeur et de se mesurer aux grands

champions qui, à cette époque, défrayaient les chroniques mondiales.

Lorsqu'il fit part à son père de cette intention, ce dernier entra dans une violente colère. Comment son fils Reginald, sur lequel il avait fondé tant d'espoir et en lequel il voyait un digne descendant des acteurs que furent ses grands-parents et lui-même, bouleversait ainsi ses espérances.

S'inclinant devant le refus catégorique de son père, le jeune Denny alla demander conseil à un vieil ami de sa famille : Lord Linsdale, qui s'était fait une juste renommée dans le noble art. Lord Linsdale écouta le jeune homme avec bienveillance et lui vint en aide. Sous sa tutelle, ce dernier apprit à se battre scientifiquement et à pouvoir se mesurer contre les professionnels du ring.

Les années passèrent, Reginald Denny, boxeur amateur s'était acquis une réputation justifiée et allait affronter un adversaire de choix, lorsque, brusquement, lui revint la fantaisie de faire du théâtre. L'atavisme et surtout l'envie de voyager lui firent quitter le ring pour retourner à la scène. Ayant une bonne voix de baryton, il obtint un engagement dans une troupe lyrique avec laquelle il partit en tournée dans les colonies britanniques. Se trouvant aux Indes, il épousa Irène Haisman, la divette de la troupe.

La guerre interrompit sa carrière. Engagé volontaire dès le début, il vint en France en qualité de pilote de bombardement. Après sa démobilisation, il partit pour les États-Unis. Ayant visité tour à tour New-York, Philadelphie, Chicago et San Francisco, il arriva à Los Angeles. Invité par un camarade de guerre, il eut la bonne fortune de rencontrer un soir, au cours d'un dîner intime, Carl Laemmle, le grand producteur de films. Celui-ci préparait justement un grand sérial sportif et était très ennuagé car il ne trouvait pas l'interprète idéal. Carl Laemmle, qui, durant le dîner, n'avait cessé de re-

De nombreuses salles passent actuellement : « Le Fils de Kid Roberts » et « La Madone de Central Park », films dans lesquels triomphe Reginald Denny, homme fort, acteur favori du sexe faible et charmant.



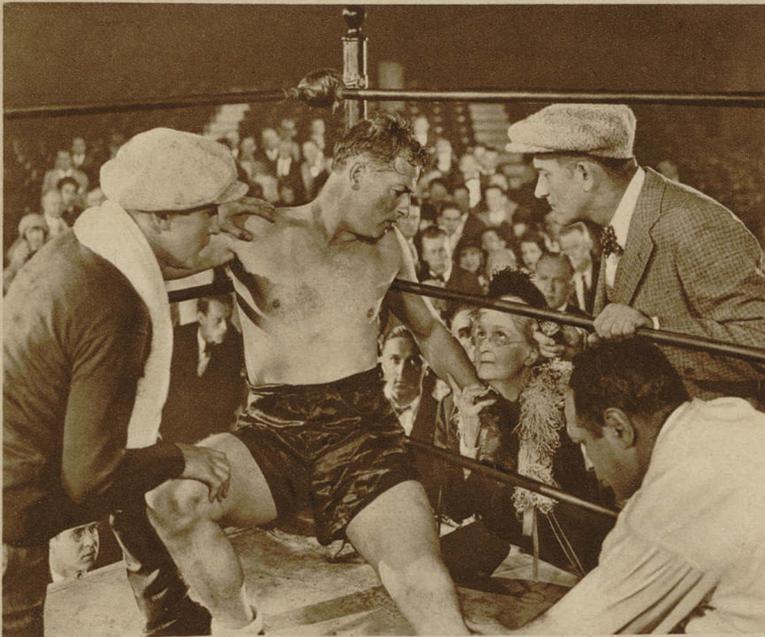
Reginald Denny dans *C'est mon papa*.

Lorsqu'il y a cinq ans parut sur l'écran du Gaumont-Palace, pour la première fois en France, le sympathique visage de Reginald, tous les spectateurs furent conquis ; Kid Roberts, gentleman du ring, les avait mis knock-out dès le premier round.
Depuis, chacun de ses films connut un véritable succès, et Reginald semble avoir pris dans la cinématographie mondiale la place qu'occupait il y a quelques années le regretté et sympathique Wallace Reid.

Reginald Denny est de tous les artistes d'Hollywood celui qui caractérise le mieux la génération américaine d'aujourd'hui, celle des jeunes étudiants ou des businessmen qui, dès leur premier instant de liberté, courent après un ballon de football ou disputent un match de cricquet ou de tennis. Reginald Denny est par excellence le prototype du jeune sportif moderne. Qu'y a-t-il d'ailleurs d'étonnant à cela, puisque c'est du sport qu'il est venu à l'écran ? Reginald Denny n'est pas américain, mais anglais. En effet il est né le



Le sympathique artiste at home à Hollywood.



Dans *Le Fils de Kid Roberts*, Reginald Denny fait valoir ses talents de boxeur.

garder Reginald Denny, s'approcha de lui à l'issue du repas et demanda :
— Seriez-vous disposé, jeune homme, à faire du cinéma ? Je cherche un interprète pour un grand film actuellement en chantier. Vous êtes exactement l'artiste qu'il me faut.
— Quel est ce film ? demanda Reginald Denny, étonné d'une semblable et si mirifique proposition.
— C'est *Kid Roberts gentleman du ring*, un film sportif !
— Un film sportif ! j'accepte, déclara le jeune homme enthousiaste.

Le lendemain matin, accompagné de Carl Laemmle, il allait à Universal City et pénétrait pour la première fois dans un studio de prise de vues. Un bout d'essai fut tourné. Reginald Denny était photogénique, aucun obstacle ne l'empêchait d'embrasser la carrière d'artiste cinématographique.

Kid Roberts gentleman du ring, présenté au public américain, fut accueilli par un triomphe. Pendant six semaines, des milliers d'Américains se passionnèrent aux aventures du sympathique boxeur.

Enchanté de son poulain, Carl Laemmle lui fit tourner la suite des aventures de Kid Roberts et se l'attacha par contrat important. Reginald Denny interpréta par la suite de nombreuses comédies sportives ; dans chacune d'elles, il fit preuve de grandes qualités cinématographiques. L'énumération de ses films serait trop longue, citons, au hasard : *Où dans-je ?*, *Business is business*, *Oh ! Docteur*, *Trop de Femmes*, *Faut qu'on gase*, *Les Mémoires de Jones*, *L'Habit fait le Moine*, *M'sieu le Major*, *Le Fils de Kid Roberts*, *Deux Femmes sur les Bras*, *Mon Oncle d'Amérique*, *Le Champion improvisé* et *La Madone de Central Park*.

Qu'il soit champion de boxe, aviateur, automobiliste, pasteur, homme d'affaires ou médecin à bord d'un paquebot, Reginald Denny apporte à chacun de ses rôles tant d'humour, de sincérité et de fantaisie qu'il est devenu en quelques mois un des favoris du public.

Le travail du studio n'a pas atténué en lui le goût des sports. Reginald Denny est, en effet, une des gloires du club sportif d'Hollywood. Il excelle dans le moindre sport. C'est un excellent nageur, un automobiliste intrépide, un boxeur consommé et un des meilleurs tireurs des États-Unis. Son canot automobile est le plus rapide de la Californie et une de ses distractions favorites est de donner à bord d'un de ses deux avions le baptême de l'air à ses camarades du studio. C'est également un danseur émérite ; il inventa, pour son film *L'Habit fait le Moine* le « Savannah Shuffle », une danse dont il écrivit lui-même les paroles et la musique et qui pendant six mois fut en vogue dans tous les dancing des États-Unis.

Comme on le voit, Reginald Denny supporte bien la comparaison avec notre Maurice Chevalier.
Germain FONTENELLE.



Dans sa vaste propriété de Santa Barbara, l'interprète de *M'sieu le Major* et de *Excès de Vitesse* s'exerce au tir à l'arc et à celui de la carabine. (A droite et ci-dessous.)



Reginald Denny ne semble guère enthousiaste dans *Trop de Femmes*. Rassurez-vous : à la fin du film, il aura retrouvé son jovial sourire.



ARRANGEMENT DE BRUNYER

Le merveilleux roman de ma vie...

par
Pola Negri

Princesse Mdivani

LES CONFIDENCES D'UNE GRANDE VEDETTE DE L'ECRAN
AUX LECTEURS DE CINÉMONDE

4. (1)

Talent de danseur de Charlie Chaplin

Durant son court séjour à Berlin, il joua des rôles de Hamlet et de Macbeth d'une manière digne d'un grand tragédien. Nous connaissons son talent de mime comique et tragique; il a prouvé son génie dans les films. Mais Chaplin a toujours eu l'ambition secrète de jouer les grands rôles, surtout Hamlet.

Pour ceux qui le connaissent comme comédien-bouffé, cette ambition semblera incongrue. Mais ses amis savent que, par exemple, dans le rôle de Hamlet, qui exige une infinie puissance histrionique ainsi que de la réserve, Chaplin sut se montrer sous un nouveau jour. J'espère que vous le voyez dans ce rôle.

Il est extraordinaire; il joue du violon en virtuose. J'étais sans cesse en sa compagnie durant son court séjour à Berlin, où il était venu pour organiser la représentation de son film: *Le Gosse*.

Je le revis plusieurs mois après, à Hollywood, où il me fit un accueil magnifique. Entre temps, j'avais beaucoup travaillé et fait le film *Sapho*. J'éprouvai le besoin de vacances et me rendis à Saint-Moritz pour m'adonner aux sports d'hiver pendant deux mois.

Surprise d'une amie

J'y rencontrai beaucoup de gens charmants. Une dame américaine m'invita à assister à la projection du film *Du Barry*, à l'hôtel Kilm. « Je l'ai vu six fois, me dit-elle, et je veux le revoir. »

Elle vit donc ce film pour la septième fois, et comme je lui avais été présentée sous le nom de comtesse Dombksi, elle ne me reconnut pas comme l'actrice qui avait joué le rôle de Mme Du Barry. Le film fut projeté contre un mur blanc du vestibule. Un grand chandelier gênait la vue et semblait projeter son ombre sur mes traits, dans le film. Mon amie américaine en était étonnée: « Je voudrais justement vous montrer la figure si expressive de Pola Negri. Quel malheur que ce chandelier gêne la vue! »

Mais voilà qu'un de mes amis polonais m'aperçut et, en quelques minutes, la nouvelle circula que l'actrice qui avait fait le film était dans le hall. Je dus remercier pour les applaudissements qui saluèrent le film, ce qui eut le don d'étonner énormément mon amie américaine.

Je me rendis de Saint-Moritz à Paris. Ne croyez pas que je prolongeai mes vacances à plaisir, mais le fait est que j'avais un mois de congé de plus, à cause de certains pourparlers relatifs à un nouveau film qui n'avaient pas abouti.

Je n'avais jamais vu Paris. Je me réjouis de cette occasion; je voulus tout voir, comme un touriste ordinaire. J'ai passé deux heures à Notre-Dame, revivant les épisodes du grand roman de Victor Hugo; je donnai une semaine au Louvre, au Luxembourg et autres galeries et musées.

Mais la plus forte sensation de mon séjour dans la capitale fut ma visite à Versailles, où je revécus les jours de Mme Du Barry. J'avais beaucoup lu concernant son époque et la Cour de Louis XV et je me sentais comme une intime dans le grand Palais et le merveilleux parc.

Une surprise, toutefois, m'attendait; j'aurais pu me promener dans les jardins les yeux bandés, tant j'avais étudié leur plan, mais quand on me montra la chambre de Mme Du Barry, un tout petit cabinet au-dessus de la grande chambre à coucher du roi, je ne pouvais en croire mes yeux. Je ne parvenais pas à m'imaginer la favorite habitant un appartement aussi mesquin. Peut-être n'y passait-elle pas tout son temps.

Mon aventure américaine

Je me suis bien amusée à Paris. Comme à Saint-Moritz, j'y fis la connaissance de nombreux Américains et, de jour en jour, l'envie d'aller aux Etats-Unis s'empara de moi. Quelques mois après mon retour en Allemagne, je décidai de faire le saut et de travailler dans un nouveau pays.

Il fallait du courage pour prendre une pareille décision. Mais j'ai un caractère impétueux, et quand j'ai décidé quelque chose, j'en poursuis l'exécution avec résolution. Je voyageais seule et j'étais plutôt effrayée et troublée en m'aventurant ainsi dans la forteresse de la puissante industrie américaine du film. J'avais entendu tant d'histoires sur les difficultés qu'éprouvent les nouveaux venus pour pénétrer dans les studios américains que je n'étais pas trop rassurée.

Voit Cinémond N° 22, 23, 24.

Je n'avais aucune lettre d'introduction; je ne connaissais à Hollywood que Charlie Chaplin et j'étais loin de m'imaginer qu'il se souviendrait de moi ou qu'il me témoignerait le moindre intérêt.

Mais je fus en quelque sorte à même de m'imposer à l'attention des directeurs. J'étais la première artiste



PHOTO STUDIO LORELLE

étrangère venue à Hollywood. Cela ne pouvait manquer d'intéresser les metteurs en scène; beaucoup, cependant, m'écartèrent.

Il n'était pas facile même de se faire admettre à titre d'essai provisoire. Dans tous les pays et dans toutes les situations, il y a toujours de la jalousie et de l'envie. Hollywood ne fait pas exception à la règle sous ce rapport. Je ne fus pas longue à m'en apercevoir. Les artistes américains considéraient les studios comme une chasse gardée et n'étaient guère disposés à tolérer l'intrusion d'une étrangère venant de Pologne.

Charlie me fascine

Cependant, il y avait à Hollywood une figure aimable qui me sourit, un champion pour me défendre et se ranger à mes côtés, pour me protéger et m'encourager: Charlie Chaplin. Je lui dois beaucoup.

Il fut, dès le début, un merveilleux ami, un camarade tendre qui comprenait et un sage conseiller. Il fut bientôt plus que tout cela: il devint un amant admirable et dévoué, unique dans son charme autant que par le génie; il m'entoura de prévenances dans ma solitude, guida mes pas et m'aïda à surmonter les nombreux obstacles qui me faisaient entrave.

Aurais-je réussi sans l'influence de Charlie Chaplin? C'est une question que l'on peut se poser en lisant mon récit et que je me suis posée aussi. Je crois cependant que j'aurais réussi, car j'avais foi en mes capacités professionnelles dans la carrière que j'avais choisie. Cependant, sans lui, il est possible que j'aurais mis plus longtemps à atteindre le but envisagé.

Mais quel bienfait ce fut pour une jeune étrangère que cette parfaite amitié! Charlie me comblait d'attentions délicates. Il frappait mon imagination. Son intelligence me fascinait, de même que ses manières. J'étais éblouie. Il était donc naturel que notre amitié devienne quelque chose de plus profond. Nous nous fiançâmes et préparâmes notre mariage. Ce furent des jours dorés. Dans sa cour, dans son travail, il y mettait toujours une charmante note d'imprévu personnelle.

Aubade matinale

Nous avions discuté musique, certain soir, et j'avouai mon penchant pour la musique hawaïenne. Comme j'aimais son rythme exotique, étrange! Il m'affectait

profondément, comme peut-être tous ceux de la même race que moi.

Le lendemain matin, il était exactement deux heures de la nuit, voilà que je suis réveillée par la musique d'un orchestre hawaïen. Charlie avait engagé des musiciens pour me faire une sérénade sous la fenêtre de ma chambre. Je crois que, sur l'instant, je détestai cordialement la musique. J'avais en une longue journée de travail et le sommeil me semblait préférable.

Je pourrais vous parler des mille et une surprises qu'il me fit; je ne savais jamais ce qu'il allait imaginer de nouveau. Charlie fut certainement un merveilleux ami. Je le voyais souvent. On me donna successivement divers rôles d'étoile; les mois passaient, actifs et pleins d'émotions, chaque rôle m'intéressait plus que le précédent et chacun prenant également une large part de ma vie.

Même durant cette période de grande activité, Charlie et moi nous nous rencontrions constamment dans les studios et je pouvais le voir au travail, durant les pauses. Il avait une grande confiance en mon jugement. Pendant la production du film *Une Femme de Paris* — il n'y joua pas, mais le mit en scène avec une scrupuleuse attention — il ne voulait pas passer une scène sans m'avoir consultée et demandé mon avis, bon ou mauvais.

Il se faisait construire, à cette époque, sur les collines de Beverley, une magnifique demeure que je devais habiter comme sa femme. Cela n'arriva pas; une autre femme y alla.

Il y eut des difficultés. On parle du tempérament artistique. Nous avions tous deux un caractère de ce genre et, sans nous en rendre compte au début, nos tempéraments devaient fatalement se heurter.

Je me suis souvent demandé s'il était possible pour deux artistes — dans une sphère quelconque — de vivre heureux ensemble, sans opposition dans leurs idées. Les heurts amenèrent finalement une brèche dans leur amour réciproque et donnent lieu tôt ou tard à l'incompatibilité.

Quand les gens ordinaires — pardonnez le terme — ne peuvent jouir d'un bonheur conjugal sans nuage, comment peut-on attendre une harmonie parfaite entre deux êtres dont le sens artistique est très développé, pour qui l'Art est tout et qui ne sont pas disposés à se faire des concessions mutuelles quand elles exigent un léger sacrifice de leur idéal?

Nous nous admirions l'un l'autre. Charlie et moi, mais nous ne faisons pas un couple en harmonie. Nous avions chacun des partis pris. Charlie est incontestablement un des plus parfaits artistes que j'aie jamais connus. Toute son existence, il l'a vouée à son art. Il en parle, il en lit, il en rêve, et le monde entier a pu apprécier les merveilleux effets de son talent.

Nous avions beaucoup de choses en commun, je dois l'admettre franchement, mais au fond du cœur, je sentais que je n'aimais pas Charlie comme il méritait d'être aimé. Il ne fut jamais réellement le maître de mes sentiments et, finalement, je rompis nos fiançailles. Elles avaient duré un an.

Je rencontre Valentino

Entre ma villa et la magnifique demeure de Charlie sur les collines de Beverley, se trouvait l'habitation de Will Rogers, l'ex-cowboy comédien. Will fit à nos dépens la meilleure plaisanterie de sa carrière.

Il expliquait à un groupe amusé que le sort l'avait placé entre Pola Negri et Chaplin de telle manière que si Pola avait envie de jeter des pierres dans le jardin de Charlie, elles ne manqueraient pas d'atteindre leur voisin inoffensif.

C'était une plaisanterie, mais souvent les plaisanteries contiennent une parcelle de vérité. Et il est de fait que Charlie et moi nous n'étions pas souvent d'accord. Je pense donc avoir agi sagement en rompant nos fiançailles. Nous sommes demeurés d'excellents amis. Si je l'avais épousé, j'aurais été contrainte de disparaître, d'abandonner mon art, de perdre même ma vitalité; il m'aurait complètement absorbée dans sa propre vie. Je me rendais clairement compte que mon affection pour lui n'était pas assez grande pour légitimer le sacrifice exigé. Je doute d'ailleurs que ma personnalité et mon tempérament n'eussent permis de faire ce don.

Et alors apparut Rudolph Valentino! Je n'oublierai jamais notre idylle brève et tragique.

(A suivre.)

Copyright by Cinémond et Opera Mundi Press Service 1929.

UNE BELLE ARTISTE :

Dans *Thérèse Raquin*, l'assassinat de Camille ne nous a pas frappés autant que l'instant où Thérèse en connaît la première pensée. Tandis qu'elle songe, accoudée, chez son ami, cette idée du crime émane non seulement de son regard, mais de son visage, de son corps tout entier, comme une effroyable destinée. Voilà ce qu'on appelle vivre un rôle. C'est assez rare pour que nous puissions nous y attarder. Je ne crois pas qu'une artiste ait jamais atteint, dans le genre dramatique, une vérité aussi poignante, aussi atroce que Gina Manès dans *Thérèse Raquin*. Et pourtant, à travers ce film trop sombre, on ne trouve pas un geste forcé, pas une scène poussée à l'effet. Gina Manès a compris que le jeu cinématographique est fait d'attitudes davantage que de gestes. Dans la modeste boutique, dans la salle à manger emplie du grossier bonheur de ceux qui l'entourent, Thérèse Raquin dénonce, par la seule courbe de son épaule, son front penché, l'ennemi qui la ronge et sa lassitude morale. Certains sourires peignent mieux son état d'âme que Zola ne le fit en vingt pages. La scène de la danse et ce brutal revirement de caractère méritent les plus grands éloges.

Il fallait une telle création pour situer définitivement le talent de Gina Manès, et sans doute ne nous sera-t-il plus possible d'imaginer Thérèse Raquin avec un autre visage que celui-là dont l'inquiétant hermétisme nous trouble encore.

Il y a un fait tout particulier dans la carrière de Gina Manès. Cette artiste, en effet, a tourné successivement sous la direction des plus grands réalisateurs français. Ce fut avec Epstein, qui connaît mieux qu'aucun autre la plastique d'un visage, *L'Auberge rouge*, et *Cœur fidèle*; avec Abel Gance, *Napoleon*; avec Feyder, *Thérèse Raquin*; aujourd'hui avec L'Herbier, *Nuits de Princes*. Il serait bien curieux de connaître les impressions de Gina Manès relatives au travail de ces quelques cinéastes. A travers les conceptions de chacun d'eux, elle est malgré tout demeurée elle-même, et pourtant il y avait loin de l'aubergiste de Jean Epstein à la Joséphine de Gance! Ce sont d'ailleurs là deux de ses meilleurs rôles. Dans le premier, on découvrait déjà toutes les ressources que Gina Manès devait exprimer plus tard pleinement, un caractère passionné, une étonnante force psychologique. Dans ce rôle d'aubergiste, certaines expressions revêtaient la marque même de la fatalité. On lisait sur le visage de Gina Manès tout le poids d'une destinée. Dans le *Napoleon* de Gance, elle fut une Joséphine pleine de charme et de majesté, tour à tour grave, distante, puis si simplement femme pour aimer et pour souffrir. Dans l'outragant révolutionnaire, elle portait sa grâce précieuse, un monde de

Elle fut une Joséphine pleine de charme et de majesté, dans le *Napoleon* de Gance.

Si l'on étudiait à fond les causes de l'infériorité actuelle du cinéma français, l'on ne tarderait pas à s'apercevoir que l'une des plus graves nous vient de l'interprétation. L'acteur français n'a pas le sens de la photogénie, j'entends par là du jeu cinématographique. La plupart de nos vedettes ont débuté par le théâtre, dont les moyens, totalement opposés à ceux du septième art, ont créé peu à peu dans l'esprit de l'acteur et même dans celui du spectateur un code de l'interprétation dont le cinéma accuse de jour en jour l'effroyable mensonge. C'est un fait que l'on ne peut reprocher à personne, mais qui existe pourtant et contre lequel nous devons combattre.

Le théâtre ne nous donnant de l'acteur qu'une image réduite proportionnellement à la distance qui nous sépare de la scène, nécessitait chez ce dernier une exagération évidente des gestes et des expressions. La mesure humaine n'y eut point été perceptible. A l'écran, bien au contraire, nous voyons la vedette près de nous; certains gros plans forcent même la nature et projettent un visage démesurément grossi. On devine l'ampleur que la moindre expression doit y prendre. Pour demeurer donc dans la juste mesure, il faudrait, à l'inverse du jeu théâtral, réduire au cinéma le mouvement humain. C'est ce que l'on n'a pas souvent compris, malgré la troublante leçon que nous donnait aujourd'hui les drames d'avant-guerre. Le rire qu'ils provoquent n'a pas d'autre cause que ce mensonge de l'interprétation, beaucoup plus net encore à cette époque.

Aucun art ne semble plus « intérieur » que celui du cinéma. On pourrait trouver nombre d'exemples. Qu'il me suffise de citer celui de Chaplin, dont le jeu parfaitement équilibré et la sobriété atteignent dans le comique et plus encore dans le tragique une prodigieuse force d'expression. En France plus qu'ailleurs, les habitudes conventionnelles nous ont valu de bien tristes vedettes, surtout du côté féminin. Chez telle artiste, même des plus cotées, on sent cette pensée constante de « jouer » alors qu'il s'agirait tout simplement de vivre. On pourrait citer au plus quatre ou cinq actrices françaises, parmi celles qui ont déjà une carrière, ayant apporté dans leurs rôles un accent de vérité. Partout domine le souci des gestes, le besoin de calculer son effet, c'est-à-dire en fin de compte, un jeu guidé dont le factice nous choque de plus en plus.

Parmi ces rares exceptions dont je viens de parler, Gina Manès a une place de choix. Sans doute atteint-elle la vérité par une façon tout autre que celle des vedettes américaines dont le charme ne faiblit pas; mais elle la rend plus grave, plus profonde. On ne saurait oublier Gina Manès lorsqu'on a vu à l'écran son visage fermé, son étonnant regard. La valeur d'un artiste se mesure moins à son physique, voire même à l'emploi qu'il sait en faire, qu'à certaine puissance intérieure exprimée seulement par les nuances les plus délicates, les gestes les plus sobres et qui frappe d'autant plus qu'on la sent retenir.

Ainsi tout l'art de Gina Manès me semble résider dans la pensée qu'on devine en elle. Ses gestes nous émeuvent moins par eux-mêmes que par la volonté qui les a guidés et qui en garde beaucoup d'autres qu'elle ne fera pas, mais dont nous mesurons pourtant toute la valeur

Gina Manès dans une scène de *Thérèse Raquin*.



Gina Manès

dentelles, d'éventails, de fragilités, où le talent d'une telle vedette sait se mouvoir avec aisance. A côté de ces grandes créations, nous devons à Gina Manès beaucoup d'autres rôles: celui de Mme de Saint-Luc dans *La Dame de Montsoreau*, de la Chiffa dans *Tue-la-mort*, ceux de *La Nuit rouge*, *Enigme*, *L'Homme sans Visage*. Elle vient enfin d'interpréter en Allemagne plusieurs productions récemment présentées à Paris, S. O. S., de Carmine Gallone, *Quartier latin*, de Genia. Auparavant elle avait tourné en Tunisie *Sables*, de Kirsanoff et en Suède *Irresse*, de Gustav Molander aux côtés de Lars Hanson. Dans *Le Train sans yeux*, de Cavalcanti, une œuvre peu connue, elle tint un rôle encore bien différent avec succès. Actuellement, Gina Manès tourne, aux studios de Billancourt, *Nuits de Princes*, le film que Marcel L'Herbier réalise d'après le roman de Kessel. Ce visage, dont les yeux clairs ont un regard chargé de tant d'inconnu, nous apportera demain le reflet d'autres destinées.

P. LEPRON.

En potinant...

TONY ANGELO. — Nous n'avons pas reçu la lettre par laquelle vous nous demandiez diverses adresses d'artistes italiens. Il n'y a donc rien d'étonnant que je ne vous ai pas répondu. Vous êtes bien agressif dans votre lettre de réclamation.

MICHEL BORDEAUX. — Olga Tschékowa tourne à Berlin, où elle a une Société de production de films. Son adresse est la suivante : Olga Tschékowa, Klopstokstrasse 20 L.N. W. 23, Berlin ; 2° Son âge ? Demandez-le lui directement, car c'est là une question fort délicate.

SERGE. — Envoyez-nous 2 fr. 90, nous vous ferons parvenir les deux premiers numéros de *Cinémagazine* ; vous avez trouvé l'adresse de Bébé Morlay dans un précédent numéro.

D. DE TIZ-OUZU. — Pour écrire à une artiste américaine, il est préférable de lui écrire en anglais, car toutes les vedettes d'Hollywood ne comprennent pas le français. Lupe Vélez doit répondre aux demandes de photos, mais n'est pas certain que vous n'avez qu'à lui écrire aux studios des United Artists à Hollywood, Californie ; 3° Nous facilitons, au contraire, la correspondance entre tous nos lecteurs. Il vous suffit de m'écrire et je signale aussitôt dans ce courrier que vous désirez échanger vos impressions avec un autre lecteur de *Cinémagazine* ; 4° Il est malheureusement exact que le cinéma français est actuellement handicapé par le cinéma américain et allemand.

THE GIRL OF LYONS. — Le plus beau film de la saison 1928-1929 est, à mon avis, *Ombres blanches*, non pas parce que c'est un film sonore, mais parce que c'est un film remarquable par sa technique, sa photographie, son interprétation et surtout par la simplicité de son scénario ; 2° Colleen Moore doit avoir dans les 26 ans, mais je ne puis vous l'assurer, n'ayant pas eu entre les mains son extrait de naissance. Notre collaborateur Julius Handford a publié le mois dernier un long et documenté article sur votre vedette préférée.

T. INAY. — Lily Damita ne doit pas parler espagnol, car elle est née à Bordeaux et a été élevée en Belgique. C'est le roi d'Espagne qui, à Biarritz, lui a donné le nom de Damita. Mais ce n'est pas une raison parce que le roi d'Espagne a été votre parrain que vous sachiez l'espagnol ; 2° L. Starwich a tourné de nombreux films interprétés par des poupées. Nous vous signalons *La cigale et la fourmi*, *Les gracieuses* qui demandent un roi, *Le mariage de Babylas*, *Les yeux au dragon*, *Amour blanc et noir*, son dernier film est *L'Horlogerie magique*. Pour avoir le premier numéro de *Cinémagazine*, vous n'avez qu'à envoyer 1 fr. 70, mais communiquez votre adresse.

DIE STRIN. — Je ne serais pas étonné si vous étiez parente avec « The Girl of Lyons », car vous avez exactement la même machine à écrire et le même papier à lettre. La vogue des mots croisés est bien passée, et puis *Ciné-Miroir* n'a-t-il pas organisé, il y a deux ans, un concours de mots croisés cinématographiques ? 2° C'est André Yonnel qui interprétait le rôle de d'Artagnan dans *Vint ans après* ; certes, Aimé Simon-Girard aurait été merveilleux ; 3° *Le Comte de Monte-Cristo*, que vient de terminer Henri Fescourt, ne sortira en public qu'en septembre prochain. Soyez patiente d'ici là, et bien des choses de ma part à The Girl of Lyons.

JE LES AIME TOUTES LES DEUX. — 1° Oui, nous ferons paraître un article sur Ivan Mosjoukine lorsque l'actualité nous donnera l'occasion de parler de cet artiste. Aimé Simon-Girard semble avoir abandonné le cinéma ; son dernier film était *La grande Amie*, mis en scène par moi-même ; 2° Les adresses demandées, je me fais un plaisir de vous les donner. Aimé Simon-Girard, 103, rue Lauriston, Paris ; Ivan Mosjoukine, U. F. A. Stahrdorferstrasse, 77-105 Neubabelsberg ; Renée Héribel, 9, rue Vercingétorix, Paris et Pierre Alcover, 83, quai du Halage, Rueil (Seine).

JULIA LASSARLÈRE. — Jaque Catalain est célibataire. Harry Lachmann tourne à Londres, vous pouvez lui écrire à l'adresse suivante : Studio Bri ish International pictures, à Epsom. TOUJOURS CÉLIBATAIRE. — Je ne puis vous assurer si Clara Bow répond aux demandes de photographies. Le plus sûr, lorsque vous écrivez à une artiste pour la prier de vous envoyer un portrait dédicacé, est de joindre cinq francs à votre lettre. Comme cela l'artiste ne peut refuser de vous donner satisfaction. Bien entendu vous pouvez échanger vos opinions cinématographiques avec d'autres lecteurs. Je publie donc votre adresse : dites-moi si vous avez obtenu satisfaction. (J. Jacquet, à la Chagne-Saint-Just, Près de Bourg, Ain.)

M^{lle} MOSOU NYONO DRAME. — Vous ne lisez donc pas ce petit courrier ; que de fois ai-je répondu à des lecteurs qui comme vous désiraient faire du cinéma. Je leur ai dit qu'il était difficile de trouver un engagement, que faire de la figuration n'était pas intéressant et que les écoles de cinéma n'étaient le plus souvent que des officines louches et dirigées par des escrocs. Alors, que voulez-vous donc savoir de plus ?

UNE PAUVRE POTACHINE. — Joséphine Baker n'a pas tourné depuis *La Sirène des Tropiques*. Son adresse, je ne puis vous la donner car cette artiste est très voyageuse et ne demeure pas plus d'un an dans la même ville. Ainsi après avoir séjourné à Berlin, la voici maintenant à Londres. Toutefois vous pouvez lui écrire à la Centrale cinématographique, 74, avenue Kléber, qui pourra, peut-être, faire suivre votre lettre. Il m'est plus facile de vous donner les adresses d'Olaf Fjord et de Colleen Moore. Adresses pour Olaf Fjord votre lettre au studio de la Victoire, à Nice. Il y tourne actuellement *Tarakanova*. Quant à Colleen Moore, elle tourne au Studio First National, à Burbank, Californie. Naturellement pour l'Amérique vous devez affranchir à 1 fr. 50. Mes renseignements sont absolument gratuits.

UN ADMIRATEUR DU CINÉMA ET DE CARMEN BONI. — Nous ne pouvons faire payer deux francs par semaine car il faut songer qu'une partie des lecteurs de *Cinémagazine* sont du grand public. Vous avez dû être contenté avec le numéro que nous avons publié à l'occasion de Plaques. Oui, *Cinémagazine* éditera un numéro spécial et extraordinaire à l'occasion des vacances. Attendez encore quelques semaines et vous aurez satisfaction. Pour avoir une photo dédicacée de Carmen Boni, écrivez-lui à la Sofar, 3, rue d'Anjou. C'est une vedette charmante qui ne manquera pas de vous faire plaisir.

OUT OF SIGHT NEAR TO MIND. — Pourquoi ce pseudonyme anglais ? 1° — avec raison d'aimer Jean Delhelly, car c'est un garçon



Voulez-vous potiner avec moi ? semble dire Don Coleman, vedette des Pathé-Western.

avec nos Lecteurs

répond généralement aux lettres qu'on lui envoie. Quant à Dinna Grala je ne puis vous le dire pour la bonne raison que je ne connais aucune artiste de ce nom. Sans doute avez-vous voulu dire Dita Parlo ou encore Daniele Parola. Ecrivez-moi à ce sujet et je me ferai un plaisir de vous répondre.

FIDUS AMICUS. — J'ai reçu votre petite carte. Je vous ai répondu dans un précédent courrier ; consultez donc les numéros précédents. Au revoir, fidèle grognon.

E. DE ROZE. — Nous allons publier bientôt quelques photos inédites de Rudolph Valentino et de plus, dans une collection de gravures artistiques, nous vous présenterons un très beau portrait de votre artiste préféré ; merci de vos appréciations flatteuses sur notre journal. Je suis de votre avis, Ramon Novarro est l'artiste qui a succédé à Rudolph Valentino. Nous publierons également son portrait. Les éditions Jules Tallandier ont publié, dans la collection Ciné-Or, un volume entièrement consacré à *Ben-Hur*, achetez-le : il vous donnera entièrement satisfaction.

ADORE CINÉMONDE ET... L'HOMME AU SUNLIGHT. — Votre pseudonyme me flatte. Yes, You can write in English, Pucelle TAKANANOVA. — Voici l'adresse de James Murray : Studio Metro-Goldwyn, à Culver City, Californie ; celle de Norma Shearer est la même. Owen Moore, Studio Fox Film, à Hollywood, Californie. Nous allons bientôt reprendre les distractions-concours. Je réponds aussitôt aux lettres qui me sont transmises et si les réponses tardent parfois c'est que nous sommes parfois obligés de sacrifier le courrier à l'actualité.

JEANNE D'ARC. — Je suis très honoré de compter parmi mes correspondants une figure telle que vous, Pucelle d'Orléans. Attendez-vous à ma prochaine visite je vais interviewer prochainement Jeanne d'Arc sur le cinéma.

COSTA NISIRO. — La lettre que vous m'avez envoyée pour Norma Talmadge lui a été transmise. Je vous communique les adresses que vous m'avez demandées. Alice Terry, Studio Rex Ingram, La Victoire, à Nice. Charlie Chaplin, Hollywood, Californie. Emil Jannings, Studio Famous Players Lasky, Hollywood, Californie. Nous avons déjà parlé du cinéma dans les Balkans, nous reviendrons sur ce sujet selon l'actualité.

FLEUR DE BAGDAD. — Mistinguet, 25, boulevard des Capucines, Paris ; Joséphine Baker à la Centrale Cinématographique 74, avenue Kléber, Paris ; Loretta Young, Studio Fox Film, Californie ; Ana-May-Wong, Studio British International, à Elstree, Angleterre ; Lya Ebenschütz tourne actuellement à Berlin. FERNAND LAURENT ORAZ. — Jaque Catalain très occupé actuellement puisqu'il tourne

Nuits de Princes avec Marcel L'Herbier, ne vous a pas répondu. Vous n'êtes pas le seul qui me signalez que Jaque Catalain délaisse ses admirateurs. Attendez, dès qu'il aura un instant de loisir il vous répondra, soyez-en certain.

VERVÈNE LUXURIL. — C'était Geo Tréville qui interprétait dans *Monte-Carlo* aux côtés de Betty Balfour, le rôle de Sir Hargrave.

M. DUCASTEL. — Je signale que vous seriez heureux de correspondre avec d'autres lecteurs de notre revue (M. Ducastel, 12, rue Fay, Auzelle, Oise).

MARY LOU. — Oui, Sylvio de Pedrelli est actuellement à Paris ; je l'ai rencontré, il y a deux jours à une présentation ; je suis de votre avis : c'est un artiste très distingué. Il a tourné dans *La merveilleuse Journée* et dans *la Venosia* qui passent actuellement sur de nombreux écrans. Je vous communique son adresse, vous pouvez lui écrire directement. Sylvio de Pedrelli, 30, rue Victor-Hugo, à Levallois (Seine).

LAURENT-ORAZ. — Greta Nissen est une artiste très intéressante. Elle a fait preuve, dans divers films, d'un rare talent. Nous avons édité dans notre collection de cartes postales une photographie d'elle sous le n° 283. Nous pouvons vous l'envoyer si vous le désirez.

JOHANNÈS. — 1° Il est inexact que Richard Talmadge-Diavolo ait été tué, il y a deux ans, dans un accident d'automobile. Cet artiste qui est plutôt un acrobate tourne encore à Hollywood. 2° *Fra de J.* de Baronceil à une seule fin, celle que vous avez vue. 3° Doublepatte et Patachon ne sont pas toujours très drôles et leur humour est parfois lourd. Ils sont loin de valoir Buster Keaton ou Al-Saint-John, ou n'importe quel artiste américain. 4° Nous étudions actuellement une relure artistique et bon marché permettant de conserver les numéros de *Cinémagazine*. Nous en reparlerons dans un prochain numéro. 5° Rudolph Klein-Rogge tourne actuellement *Tarakanova* à Nice, sous la direction de Raymond Bernard.

JULIETTE MENASSÉ CONSTANTINOPLE. — Voici les adresses demandées : Ben Lyon, Studio First National, à Burbank, Californie ; Georges Levis, Studio Fox Film, Hollywood, Californie ; Malcolm Todd, 40, rue des Alliés, Epinay ; Ivan Petrovitch, 3, rue de Cronstadt, Paris.

GRÉGOIRE CHARAUD, CONSTANTINOPLE. — 1° Je signale que vous désirez correspondre avec des lecteurs de *Cinémagazine*. On n'a qu'à vous adresser les lettres à nos bureaux en affranchissant à 1 fr. 50 ; nous vous les ferons suivre. 2° *Cinémagazine* éditera un numéro sensationnel de vacances : ce sera mieux qu'un almanach. 3° Brigitte Helm vient de tourner *le Scandale de Baden-Baden*. 4° Evelyn Holt est américaine. Ecrivez-lui aux Studios Famous Players, à Hollywood, Californie.

A. A. L. — Attendez, soyez patient, énigmatique correspondant ; nous n'oublions pas de publier un article sur Lya de Putili lorsque l'actualité nous en fournira l'occasion.

FERNANDE LE BOETTE. — Donnez-nous votre adresse car plusieurs lettres, qui vous sont destinées, attendent à nos bureaux. ADMIRATRICE DE I.H. AU S. SOLANGE, NADIA. — Laissez-moi vous tirer les oreilles. Pourquoi sous divers pseudonymes, m'écrivez-vous plusieurs fois par semaine pour me demander mille et un renseignements sur Charles Rodgers. Je suis bien que vous témoigniez pour cet artiste une admiration enthousiaste, mais ce n'est pas une raison pour me réveiller chaque matin. Enfin pour cette fois-ci je vais encore vous répondre et à l'avenir écrivez-moi une fois par semaine. Nous éditerons en cartes postales le portrait de Charles Rodgers. Nous pouvons vous en envoyer un mille moyennant 0 fr. 50 par carte, plus 0 fr. 05 pour frais d'envoi. A bientôt et soyez un peu plus sérieuse.

L'HOMME AU SUNLIGHT. — Je ne puis vous dire si Ramon Novarro parle le français. Je suis toutefois certain qu'il parle l'anglais et l'espagnol. Nous publierons bientôt un article sur lui ; André Roanne

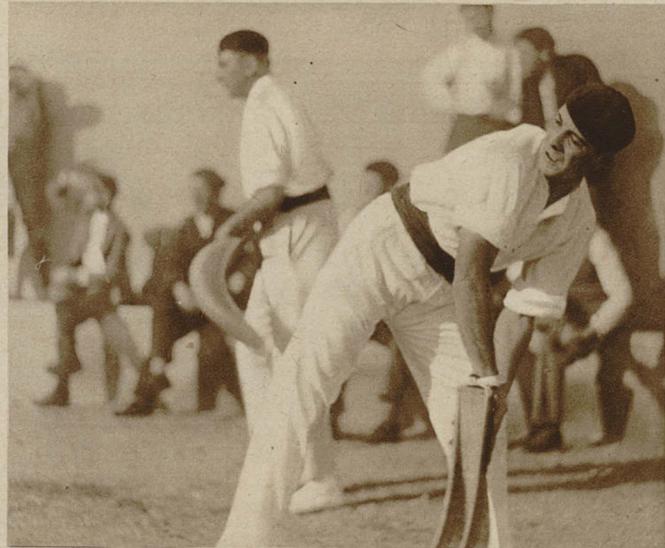
...et le CINÉMA SPORTIF ?

QUE pensez-vous du cinéma sportif ? Combien de fois cette question fut posée à la fois et aux critiques de cinéma et aux sportifs. Mais, tout d'abord, existe-t-il un cinéma sportif ? En quoi se spécialise-t-il ? En quoi se différencie-t-il du cinéma documentaire ou dramatique, quelles que soient ses frontières ? Et ensuite comment un professionnel du film et un sportif pourront-ils résoudre le problème de la même façon ?

Mon opinion est très nette, j'estime qu'il n'existe pas, à proprement parler, de cinéma sportif. L'aventure ou le roman, l'intrigue à laquelle l'homme de sport est mêlé, entrent dans le cadre du film ordinaire, le reste c'est du documentaire plus ou moins bon, plutôt moins que plus. Oui, pourquoi ne pas parler nettement ; jusqu'ici on a fait fausse route parce qu'on a voulu faire du sport l'objet principal du film et qu'on a introduit dans l'action documentaire une intrigue d'une naïveté un peu bête, ou bien qu'on a mal rendu les scènes réelles par des truquages dont on voit les ficelles. Le film sportif jusqu'ici est considéré comme embêtant, si l'on se place à un point de vue faux, si on n'envisage pas un point de vue sportif. Les Américains qui, pourtant, sont très en progrès sur nous et auxquels nous n'avons rien à apprendre tant au point de vue sportif qu'au point de vue mise en scène cinématographique, ne sont pas tombés dans semblable écueil. La partie sportive est très secondaire, très rapide, très animée et très variée aussi, on n'a pris que les scènes les plus saisissantes, travaillées et réalisées au studio. Quelques tableaux filmés brossés, une forte impression, et... le rideau tombe.

Chez nous, on a cru qu'un film pouvait être constitué par une suite de vues prises sans méthode à la quen leu leu, et l'on a encore souvenance de ce match international de rugby présenté au Cinéma Gaumont il y a trois ans et qui... endormit les acteurs rugbymen eux-mêmes. Il ne vit d'ailleurs jamais le jour. D'autres comportent à la fois des longueurs documentaires assommantes tel le début de *La Ronde infernale* et des erreurs techniques profondes ; d'autres comportent des intrigues d'une pauvreté de conception navrantes ; d'autres excellents pour la projection sur des scènes de quartier, ne peuvent supporter d'être montrés devant un public.

De bons documentaires, mais, hélas ! de pauvres intrigues mélangeant réalité et fiction



connaître et de bon goût. Et dans cet ensemble de films ratés, il ne faut retenir que les documentaires purs, quelques-uns seulement, et, comme scénario et ensemble, une bande peu coûteuse qui eut son succès : *Chouchou poids plume*. C'est, je crois, ce qui a été fait de mieux en France dans le domaine du cinéma à tendance ou à sujet sportif. Retenons cependant quelques scènes populaires du *Roi de la Pédale*, de Decoin et Cartoux, tournées par Biscot.

Et pourtant il y a autre chose à faire, et pourtant les sportifs ne manquent pas pour tourner des rôles vécus avec beaucoup de vérité ! Le sport n'a-t-il pas donné au septième art quelques artistes qui ont réalisés des types originaux, qui ont fait des créations exactes, tel Paoli, en colosse peu commode, Nicolas Redelsperger, en vieux loup de mer ou en banquier, Charles Rochefort, en athlète d'aventure, Pierre Nay, en poilu...

On n'a pas su encore en France intercaler quelques beaux documentaires, bien sélectionnés, vivants, très puissants, dans un film où le grand champion joue avec vérité le tout premier rôle. Le synchronisme n'est pas trouvé, et pourtant il est là près de nous, à portée de notre main, chaque jour plus prenant, plus renouvelé, à Colombes, au Vélod'HiV, au Parc des Princes, à Buffalo, au Cirque de Paris, à la salle Wagram...

Qui créera, enfin cette œuvre calquée sur la vie d'un grand athlète, sans anachronisme, sans attitudes apprêtées naturellement, sainement ?

Gaston BÉNAC.

De haut en bas :

Le sport est un précieux auxiliaire de l'artiste de cinéma, Oswald Valensi, qui vient de tourner le film d'Erich Pommer, *La Rhapsodie hongroise*, lui demande d'entretenir sa bonne forme.

Le sexe faible lui-même ne répugne pas à la boxe. Voyez de quel joli crochet au menton Aileen Pringle accueille les propositions d'un joli monsieur.

Dans *Orchidée danseuse*, un mouvement puissant de pelote basque.

Qui créera enfin le film à base sportive, vrai, émouvant et ensoleillé ?



Se maquiller, c'est bien
Se démaquiller...
c'est encore mieux

La Crème DIALINE est la seule
crème qui réalise le nettoyage
complet du visage : Son
extrême pureté en per-
met l'emploi même
pour le délicat
démaquill-
lage des
yeux.

CHAQUE SOIR,
UTILISEZ... LA

DIALINE

La Crème des Vedettes
La Vedette des Crèmes

Frs : 18 Le tube grand modèle

Un échantillon est envoyé gratuitement
sur simple demande à nos laboratoires.

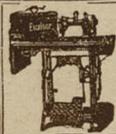
Dans toutes les bonnes Maisons, et aux
Laboratoires DIALINE, 128, rue Vieille-du-Temple
PARIS-3^e



**CHEVEUX
BLANCS**

Signe de vieillesse

Teignez-les en vingt minutes avec un peu
d'eau et des comprimés PARIX. Résultats
garantis. Franco, 16 francs. Bonnes maisons
et LALANNE, 104, fg. Saint-Honoré, Paris.



MACHINES A COUDRE
"EXCELSIOR"
les plus renommées

Choix de jolis meubles renfermant la ma-
chine. Petits moteurs électriques universels
Prix avantageux - Facilité de paiement
Maison princ^{ale} : 104, Bd Sébastopol, PARIS



**Parce que
je t'aime...**

Est-ce un rayon mystérieux qui a immobilisé tous ces dormeurs ?... Non, c'est
une fête un peu trop joyeusement menée, au club des supernoceurs... Et tous
se sont laissé surprendre dans la garçonnière de René Ferté, que l'on voit
étendu sur le divan, à côté du radiateur. — A droite, Claude Marchal (Nicolas
Rimsky) a beau être avec une jolie femme (Diana Hart), cela ne lui donne pas
d'idées gales !

Sur la terrasse de la gare maritime
une des scènes de *Sables mou-
vants*, MM. Raymond



d'Alger, Jacques Mils explique
vants à ses interprètes, M^{me} de
Dubreuil, André Heuzé.

La Naissance

d'un Hollywood

Français

Il y a quelques années, je lançai, par la voix
d'une grande feuille parisiennne, un appel aux
metteurs en scène français, les exhortant à
venir tonner en Afrique du Nord, dans ce
véritable studio naturel qui s'étend sur des
centaines de kilomètres.

Haussements d'épaule chez les uns, ironie
chez les autres. On avait réalisé ici un chef-
d'œuvre qui s'appelait *L'Atlantide*, très bien ! Mais faire
de l'Afrique du Nord une seconde Californie, non,
quelle hérésie !

Objections d'ignorants qui ne voyaient notre pays
qu'au travers des récits d'Isabelle Eberhardt, des fictions
de Guy de Maupassant ou de certains rapports adminis-
tratifs habilement romancés.

Triomphe de la logique ou miracle ? On commence à
tourner en Afrique du Nord et, depuis janvier notamment,
nombre de nos réalisateurs sont venus établir leurs quar-
tiers sous notre ciel radieux.

Dès leur premier contact avec cette terre d'Afrique, ils
sont surpris de constater qu'elle ne répond nullement
au pays qu'ils s'étaient imaginés. Ils retrouvent ici à peu
près tous les paysages et non seulement les paysages
orientaux, mais surtout les paysages occidentaux : mon-
tagnes dignes des Pyrénées ; campagne méridionale...
coteaux de Champagne ou jardins de Touraine.

Et ils s'étonnent qu'on n'ait pas encore songé à exploi-
ter pareille « mine ».

Hier, c'était Jean Renoir qui me déclarait combien
il était enthousiasmé. Aujourd'hui c'est le jeune et
sympathique réalisateur de *Sables mouvants* qui me
confie son admiration, dans ce gentil petit salon de
l'Hôtel Radio.

Ce qui m'a le plus frappé en Afrique du Nord,
me dit-il, c'est cette étonnante variété de paysages.

Quelle erreur de croire que votre pays se résoud
à des monts dénudés, du sable, des palmiers... le tout
saupoudré de soleil !

Mais ici on a tout ce que l'on désire et sans pour cela
être obligé d'effectuer d'interminables déplacements.
C'est bien simple, on a sous la main l'Europe, l'Asie,
l'Amérique et, naturellement, l'Afrique ! Aussi...

— Aussi ?
— ...Je reviendrai « vous voir » dès le montage de
Sables mouvants terminé.
— Un projet ?

— Un grand projet, mais je ne puis rien dévoiler
pour l'instant. Vous verrez plus tard...
— Et les *Sables mouvants* ?
— Eh bien ! mon cher, tout va pour le mieux.

Jusqu'ici nous avons tourné dans des sites qui m'ont
littéralement emballé : Fez, Sidi-Harazem, Meknes,
Moulay-Yacoub, Azraun. Primitivement, il n'était
pas question de venir à Alger mais on m'avait dit tant
de bien de votre capitale que je n'ai pu résister au désir
de la visiter et naturellement d'y tourner.

De par sa situation unique, sa luminosité, sa
température... Mils s'interrompt un instant, observe
le thermomètre, qui marque 8° et reprend :

«...Et ses environs merveilleux, Alger est sans doute
appelée à jouer un grand rôle dans l'industrie cinéma-
tographique. Qui sait, ce jour n'est peut-être pas tel-
lement éloigné !

— Le scénario ?
— Il a été inspiré par les terribles marais qui envi-
ronnent Fez. Action très dramatique, beaucoup de
tableaux à grande figuration et puis, comme clou, un
enlèvement tragique.

— Les interprètes ?
— M^{me} de Lamotte, qui tint dernièrement le rôle de
la Déesse dans le *Vénus* de Mercanton ; Agnès Marval,
Charley Sov, Raymond Dubreuil, votre compatriote
Tahar Hannache (qui est en même temps mon assistant)
et André Heuzé, l'inoubliable *Poils de Carotte*. L'appareil
de prises de vues a été confié à l'excellent Guillemin qui
opère entièrement sur pellicule panchromatique.

— Des souvenirs ?
— Oh ! nombreux ! Charley Sov, qui s'enlise réelle-
ment au cours de la fameuse scène dont je vous ai parlé ;
Dubreuil, qui prend un vulgaire marchand de tapis pour
un caïd et lui fait un tas de « salamalecs » et d'autres
souvenirs, charmants pour la plupart.

— Et vous produisez pour...
— Ma propre firme, *Les Films Jacques Mils*,
récemment fondée. Les *Sables mouvants* seront édités
par la *Loca-Films*.

Et la conversation se prolonge fort tard dans la soirée.
Nous parlons cinéma évidemment, et surtout de l'avenir
qui s'ouvre devant notre belle colonie méditerranéenne.

Nos prévisions se réaliseront-elles ? Tout est relatif,
a dit Einstein...

André SARROUY.



LE RENARD D'ALASKA

présente actuellement sa collection de renards
provenant directement des régions de chasse

Son choix en argentés - bleus - croisés - rouges - pékans
blancs - gris - beige, etc... est un des plus importants de Paris
et ses prix sont les plus avantageux

15, rue Fontaine, PARIS (9^e) - Trudaine 28-76

...de nos correspondants

SOFIA...

Nous apprenons qu'une firme étrangère a installé, dans un de nos meilleurs
cinémas, l'Odéon, des appareils pour films parlants.

En attendant la nouvelle invention, l'orchestre de l'Odéon donna une syn-
chronisation parfaite du film d'Erich Pommer *Rhapsodie hongroise*. Cette production
a obtenu le plus grand succès de la saison. Elle a tenu l'affiche quatre semaines
avec un record de cent six représentations ! Ce qui valut à l'Odéon des télégrammes
de félicitations de la part de Hans Schwarz, Erich Pommer, Dita Parlo, et Willy
Fritsch, à qui la direction de ce cinéma a fait part du chaleureux accueil réservé
à leur œuvre magnifique.

« L'Union des Propriétaires de Cinémas » en Bulgarie, a, dans sa séance du 18
mars, hautement protesté contre les mesures prises par le Gouvernement, en vue de
« protéger » le cinématographe bulgare. Elle a envoyé sa résolution de l'Assemblée
au Ministère de l'Instruction Publique et attend patiemment la réponse, puisque ces
Messieurs du Ministère n'ont pas l'air de se presser...

La Société de production et de distribution de films : « Paissi-Film » vient de pro-
poser, dans un de nos cinémas, un film tchéco-slovaque : *Fille de Meunier*, interprétation
réussie, éclairages savants, scénario « macabre » inspiré de *Eugénie Grandet*, copie
trop servile d'une technique qui enfante *Caligari*, œuvre lourde et atmosphère pénible.

Vassil Guendof, le réalisateur de *L'Homme qui oublie Dieu*, est en ce moment en
province avec sa principale interprète, en l'occurrence sa femme Jeanne Guendof,
dans le but de repérer les sites pour son prochain film dont le titre n'est pas
encore connu.

Cette semaine le Modern nous a présenté le dernier film de John Gilbert et
Renée Adorée : *Cosmaques*.

Un de mes voisins, un vieux Russe, qui s'y connaît, déclare : « C'est un film qui
traite des Cosaques, mais il n'y a rien de « cosaque » là-dedans.

Notre revue théâtrale « Théâtre National » vient d'ouvrir une rubrique *Cinéma*.
C'est votre serviteur qui en est chargé.

I. L.

LAUSANNE...

Dernièrement a eu lieu dans cette ville le 3^e bal annuel du Cinéma, au Lausanne
Palace, merveilleusement garni. Après un grand banquet de près de 200 couverts,
auquel toutes les notabilités du cinéma suisse étaient présentes, il y eut plusieurs
discours de M. Rey Willer ; de M. Rehrens, président de l'Association des repré-
sentants en films ; M. Gilléron, président du Conseil Communal, etc.

Puis vint le bal, auquel participèrent plusieurs étoiles de l'Art Muet : M^{me} Xénia
Desni, l'interprète du *Rêve de Valse* ; M. Yvan Petrovitch, l'aimable artiste
de *La Femme nue* ; puis des danseurs russes Maria Tikonowa et Woyanoff, les vingt
chanteurs des Cosaques de l'Oural, Gaston Denyo et Lulu Syned dans leurs danses
modernes, et enfin une grande farandole filmée agréablement cette charmante
soirée.

Bien entendu, l'inévitable défilé de mannequins de la Couture ne manqua pas
d'apporter à cette manifestation cinématographique l'apport intéressant de ses modèles.

Pierre DARCOLT.

GENÈVE...

Il vient de s'ouvrir ici un nouvel établissement, le Molard-Cinéma. Spacieuse
salle de 750 places environ, richement meublée, dans le dernier confort moderne,
pourvu d'un splendide orgue Wette.

Son inauguration avec un grand film suisse, *Le Drame du Cervin*, rempli de belles
photos, a été un grand succès.

Madeleine
boulevard de la Madeleine
OPERA
rue Daunou paris
rue Volney
Place Vendôme

l'hôtel Chatham

Ses Restaurants
et son Grill Room
sont des plus réputés

REDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

Compte Chèques postaux Paris 1299-15.

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant : DURET.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE

ET COLONIES : (tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. ; 6 mois, 32 fr. ; 1 an, 62 fr.

3 mois... 12 fr. ; 6 mois... 23 fr. ; 1 an... 45 fr.

(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, États-Unis, Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs ; 6 mois, 37 fr. ; 1 an, 72 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^o jeudi de chaque mois.

LA PUBLICITE EST RECUE :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATO-
GRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINEMONDE"
ETUDES PUBLICITAIRES :

138, AVENUE des Champs-Élysées, Paris (8^e)

NEOGRVURE-PARIS



Constance Talmadge a définitivement renoncé aux tresses blondes et cela lui va très bien. Est-ce en vue de son prochain mariage ?